

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

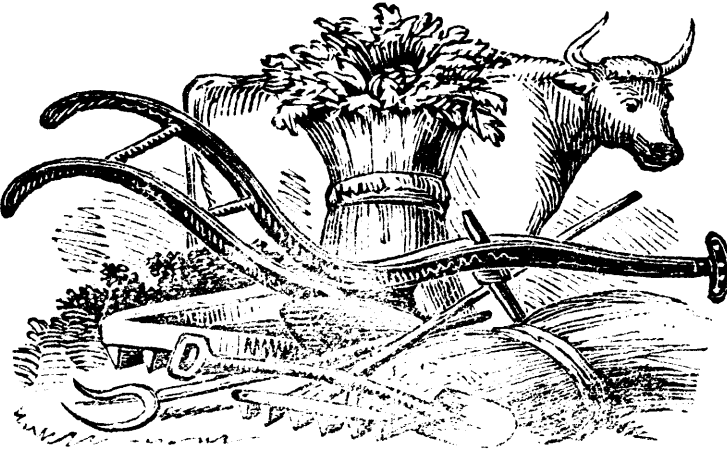
Editeur-Propriétaire

FIRMIN H PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la *Gazette* et les demandes pour abonnement devront être adressées *franco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la *Gazette*.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre *Gazette agricole*.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE PROFITABLE AVEC DES MOYENS RESTREINTS.

L'amélioration de la culture canadienne est-elle possible avec les moyens restreints dont on dispose généralement ?

Cette question s'est souvent présentée à notre esprit, et il est bien peu d'agriculteurs instruits à qui elle ne se soit pas présentée. Quelles que soient les solutions qu'elle ait reçues, nous avons toujours été convaincu de la possibilité de cette amélioration, même pour le plus pauvre des cultivateurs; et, depuis que nous nous livrons à l'enseignement agricole, nous avons constamment travaillé à faire partager cette conviction à nos élèves et aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes*.

Que l'on étudie un peu la marche des améliorations agricoles dans les pays les plus avancés, et tout le monde en viendra à la même conclusion. On verra que partout les commencements ont été lents, parce que les moyens étaient restreints, mais qu'après quelques années, les moyens augmentant, les progrès ont été plus rapides et ont amené les résultats que nous pouvons observer aujourd'hui.

Ici, en Canada, les mêmes remarques peuvent être faites. Dernièrement, nous en avons eu une preuve irrécusable dans une conversation des plus intéressantes. Un cultivateur peu instruit, mais très-intelligent, nous fit le récit de ses succès en agriculture. Il nous raconta qu'à la mort de son père il hérita d'une terre de moyenne étendue, mais peu productive, que les premières années de sa culture furent peu brillantes, mais que poussé par le désir d'améliorer sa position, il résolut de perfectionner ses procédés culturels. L'exemple d'un voisin écossais lui fut d'un grand secours, et il arriva bientôt à se créer une position indépendante sur une terre qui autrefois lui donnait à peine assez pour vivre.

Cette conversation nous mit en mémoire un excellent article d'un journal agricole que nous avons lu quelques

maines auparavant sur le même sujet. Nous avons pensé que nos lecteurs en tireraient quelque profit, et nous le donnons ici en n'omettant que quelques détails peu importants :

— De quelle partie de la Grande-Bretagne venez-vous ?
— Je suis originaire du Devonshire.
— Cultivez-vous là-bas ?

— Oui, je fus mis en apprentissage par la paroisse, chez un cultivateur qui m'enseigna l'art de cultiver la terre. Je demurai avec lui jusqu'à mon mariage. J'avais épargné quelques louis, et je me déterminai à me rendre en Canada avec ma femme et mon enfant. Je ne gagnais que trente sous par jour en Angleterre; de sorte que je ne pus faire de fortes économies; mais ma femme travaillait pour les manufacturiers de Londres et son salaire nous aidait à nous procurer quelques petites choses pour le ménage. Lorsque nous débarquâmes ici, il ne nous restait plus qu'une demi-couronne. Cependant, je trouvai bientôt de l'ouvrage, avec un meilleur salaire que celui que nous gagnions chez nous, et nous véçames mieux. C'est dans ce but que nous étions venus ici.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes arrivé en Canada ?

— Tout près de quatorze ans.

— Pendant combien d'années avez-vous travaillé pour gages ?

— Pendant six ans, et nous épargnâmes quelques sous. Puis, je fus fermier environ huit ans.

— Bien; mais comment êtes-vous parvenu à louer une ferme ?

— Mon maître avait une terre qu'il désirait louer. Il ne pouvait trouver de fermier qui put y rester plus de un ou deux ans, et le loyer se payait difficilement; mais la terre était peu productive. Ah! elle avait bien raison d'être peu productive, car on vendait tout ce qu'elle produisait; ni le foin, ni la paille n'étaient épargnés. Elle était en même temps très-infestée de mauvaises herbes. A la fin personne

ne voulut prendre cette terre à ferme et je dis à mon maître que la raison pour laquelle on ne réussissait pas, c'est qu'on ne savait pas cultiver. Je le savais par l'expérience que j'avais acquise en Angleterre, où nous avons coutume de bien cultiver, où nous élevions quantité de bétail avec nos navets et où nous recueillions une si grande masse d'engrais. En outre nous employions toujours, outre l'engrais de nos navets, du guano et de la poudre d'os, et nous étions sûrs d'une bonne récolte. Ainsi, mon maître me loua la terre pour un peu plus de trois piastres par acre, c'était un loyer trop élevé; mais j'étais content de l'avoir à n'importe quelle condition. J'achetai un attelage de chevaux; il y avait, sur les lieux, assez de bâtisses pour mon besoin, et mon maître me promit d'en construire de nouvelles si je payais mon loyer et si je traitais bien la terre. Alors nous nous mîmes à l'œuvre, nous fîmes l'acquisition d'un petit troupeau, je travaillai la terre aussi bien que je pus, et ma femme fit tout son possible; mais pendant les trois premières années je fus obligé de travailler au dehors avec mes chevaux pour payer le loyer.

— Combien vous a-t-il pris de temps pour mettre en bon état une terre en aussi mauvaise condition? Je suppose que vous n'avez pas de fumier.

— Non, je n'en avais pas. Je pris trois ans pour rendre cette terre productive. Je la mis en jachère et je fis autant que possible des engrais verts que j'enterrai par les labours. Bientôt, je recueillis quelque fumier et je cultivai des navets; car je n'aurais rien fait sans eux. J'engraisse toujours, en automne, la sole destinée aux navets. Aussitôt que j'eus des navets, je me procurai des animaux que j'engraissai pour la vente et qui me donnèrent de l'engrais. Alors la terre devint meilleure, et j'obtins d'excellentes récoltes d'orge, puis de trèfle, et, en dernier lieu, je pus récolter du blé bien propre. Cependant, j'eus beaucoup de peine à lutter avec mes faibles moyens; mais je parvins à vaincre les obstacles, et maintenant j'obtiens de bonnes récoltes sur toute la terre, à l'exception d'un morceau qui est encore léger et très-pauvre. Ce morceau, néanmoins, donne quelquefois de bons rendements et s'améliore.

— N'avez-vous jamais essayé la culture des navets pour l'engrais seulement? C'est-à-dire pour les laisser périr sur place et les enterrer par les labours.

— Je n'ai jamais eu l'intention d'en agir ainsi, répliqua-t-il; mais il y a deux ans, la neige précoce surprit mes navets sur le champ et je ne pus en mettre plus de la moitié à l'abri. Le reste fut gâté, resta en place et fut enterré par les labours du printemps.

— Bien, quel en fut le résultat?

— J'eus une très-bonne récolte sur tout le champ de navets; mais je n'ai pas remarqué qu'il y eût quelque différence entre cette partie sur laquelle les navets avaient été récoltés et celle où ils avaient pourri sur place.

— Mais peut-être que la terre était dans le meilleur état possible, et c'est sans doute la raison pourquoi vous n'avez vu aucune différence.

— Elle était très fertile et j'eus une récolte supérieure après les navets. Voici, j'avais bien engraisé la terre en automne et le sol avait beaucoup de force.

Je lui dis que son expérience était différente de celle de plusieurs autres cultivateurs, et que ceux à qui j'en avais parlé, m'avaient dit que lorsque les navets et autres récoltes-racines avaient été détruits en automne, la récolte de l'année suivante était d'un moins un pied plus haute que celle des champs d'où les navets avaient été enlevés.

Il me répondit que c'était tout simplement naturel, mais

que la chose n'avait pas eu lieu chez lui.

J'attribuai ce fait à ce que le sol se trouvait en aussi bon état que possible, et qu'il donnait par conséquent son plus haut rendement; mais si le terrain avait eu besoin de l'engrais de la récolte détruite, il s'en serait trouvé grandement amélioré.

Je lui demandai alors s'il n'avait jamais enterré par le labour quelque récolte qui eut une influence particulière-ment favorable à la terre.

Il me répondit que oui, et que cette récolte était des cotons de blé d'Inde. C'est même, continua-t-il, le premier engrais qui fit donner une bonne récolte à la terre légère dont je vous ai parlé.

Je lui demandai de me dire exactement comment il avait opéré, et il me répondit :

— Je semai à peu près trois acres et demi de blé-d'Inde, et avec l'aide des cendres, du plâtre et du fumier déposés dans chaque butte, j'eus une assez bonne récolte. Je soignai mon blé-d'Inde, l'entretenais bien net, et je fis la cueillette des épis d'après la méthode ordinaire. Puis je mis les animaux sur ce champ pendant quelques jours leur laissant manger tout ce qu'ils voulurent, et ils s'en trouvèrent très-bien. Lorsqu'ils eurent fini, je couchai tous les cotons dans la même direction; après quoi je labourai dans le sens de la longueur et enterrai les cotons. Le printemps suivant, j'ensemencé la terre en orge, et j'eus un beau produit. Je semai de la graine de trèfle et je n'ai jamais vu une aussi bonne récolte que celle que j'obtins de ce champ. Je n'aurais jamais pensé que des cotons de blé-d'Inde fissent autant de bien à la terre.

Je lui exprimai combien j'étais étonné que des cotons de blé-d'Inde pussent être enterrés par un labour et qu'ils pussent se décomposer sans rendre la terre poreuse et légère.

Il me dit qu'il ne savait pas comment la chose se faisait, mais que tel était le cas; que depuis ce temps, il avait suivi la même marche et qu'il avait en ce moment un champ de blé-d'Inde qu'il allait bientôt traiter de la même manière, avec la certitude d'obtenir un résultat semblable. Vous savez, me dit-il, que les cotons de blé-d'Inde sont très-sucrés. Je pense qu'il y a eu eux une grande richesse.

— Que faisiez-vous de votre blé-d'Inde? lui demandai-je.

— Je le donnais aux chevaux, aux porcs et aux bêtes à cornes. Je choisissais pour cela l'époque où le blé-d'Inde était assez tendre pour que les bestiaux pussent le broyer, et ils s'en trouvaient bien. Faire manger le blé-d'Inde pendant qu'il est mou, cela épargne le trouble d'aller au moulin, puisque le bétail peut le mâcher sans difficulté. J'en agis de même pour les porcs; je fis d'excellent lard, et toute la récolte me fut d'un grand service.

— Maintenant, lui dis-je, ne croyez-vous pas qu'il serait mieux pour vous de rester où vous réussissez si bien, jusqu'à ce que vous puissiez acheter une propriété? (Il avait l'intention d'acheter une terre, afin d'être chez lui.)

Il me dit qu'il avait beaucoup de bétail, et assez d'argent à la banque, pour acheter une terre au comptant, et en même temps l'améliorer. Aussitôt après la vente de son bétail et de sa récolte il se trouvait en état de donner quatorze mille piastres comptant.

L'histoire de cet homme est très-instructive. Nous voyons le pauvre protégé d'une paroisse, serviteur chez un cultivateur. Il a appris chez ce dernier un bon système de culture, quoiqu'il n'ait travaillé que comme simple manœuvre et qu'on ne lui ait montré, par conséquent, rien autre chose qu'à travailler. Son patron, sans doute, en tira le plus qu'il put;

cependant quoique ce jeune homme fût sans instruction et certainement sans plus d'intelligence que la généralité des gens de sa classe, par l'exemple d'une bonne culture, il devint en état, à son arrivée en Canada, de gagner plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour ses besoins, d'acquiescer assez la confiance de son maître pour que celui-ci lui donnât une terre à ferme. Cet homme, dans l'espace de huit ans, s'est élevé de la condition de simple serviteur à celle de cultivateur prospère, capable d'acheter au comptant une terre de 100 acres et avoir en même temps les moyens de la cultiver. Tandis qu'il obtenait ces résultats il transformait une terre épuisée en un sol fertile par la seule force d'une bonne culture; non pas au moyen des capitaux ni des engrais artificiels, mais par la puissance seule d'un travail ardu et par l'intelligence dont il fit preuve en restituant à la terre sous forme d'engrais ce que ses récoltes lui avaient enlevé. Il obtint ainsi de grands profits en récompense de son habileté et de son travail. Il accomplit tout cela avec les moyens et les capitaux les plus restreints; il n'eut que son travail et celui de sa femme avec un peu d'aide de ses enfants.

Cet homme est sans doute un modèle de sobriété et d'économie, et possède une grande intelligence naturelle; mais à lui parler, vous ne le soupçonneriez jamais de posséder plus que des qualités ordinaires. Il est loin d'être très instruit, et je doute fort qu'il sache lire et écrire; mais il sait cultiver, et il est bien convaincu qu'une bonne culture sans engrais et sans beaucoup d'engrais est impossible; que la culture des grains sans un bétail suffisant pour entretenir la fertilité du sol, est contraire aux intérêts du cultivateur; et surtout il a démontré que le Canada, pour l'homme actif et industrieux qui ne possède qu'une habileté ordinaire en agriculture, est véritablement un asile de succès et de sécurité; et une contrée où le pauvre tout en rendant fertile une terre épuisée, non seulement sert ses propres intérêts, mais se crée une position indépendante et élève sa famille de la plus basse condition au rang des cultivateurs à l'aise.

REVUE DE LA SEMAINE

Le 20 septembre dernier les révolutionnaires, ou si l'on veut les adeptes de l'*Internationale* de concert avec le Gouvernement Piémontais, ont célébré l'anniversaire de la prise de Rome. Quoique cet acte se soit passé depuis plus d'un mois, nous nous croyons obligé de faire quelques réflexions à son sujet.

Les canibales, la canaille, qui tiennent aujourd'hui Rome sous le talon de leur botte, auraient cru déroger à leurs antécédents immondes, s'ils n'avaient célébré l'anniversaire de ce vol infâme; ils auraient cru donner au monde catholique un trop bel exemple de sagesse, s'ils n'avaient pas fait sentir au vénéré Pontife et au vrai peuple de Rome qu'ils ne sont pas au bout de leurs douleurs. Les brigands! quand donc les gouvernements catholiques anéantiront-ils ces animaux féroces.

Le Gouvernement italien, voulant satisfaire un peu les exigences des révolutionnaires, a voulu faire un semblant de fête; il a fait une revue de la garde nationale et illuminé le Corso et quelques autres des principales rues. Mais cela ne suffisait pas aux messieurs des sociétés secrètes. Ils ont voulu faire une fête à leur manière, et l'on sait s'ils s'entendent en fait de démonstration.

Ils ont fait une procession vers la porte Pia, par laquelle, comme on l'a vu dans le temps, les soldats de Victor-Emmanuel sont entrés dans Rome. Dans la soirée, on est allé

complimenter l'ambassade prussienne, tout simplement en haïne de la France. C'est ordinairement de cette manière que les révolutionnaires savent prouver leur reconnaissance. Enfin, dans la nuit, une foule nombreuse a parcouru les principales rues de Rome, en criant: Vive Carl Marx! Vive le pétrole!

Le Gouvernement Piémontais commence déjà à être dérangé par ceux qu'il a appelé à son secours, et le temps n'est peut-être pas éloigné où il paiera cher les services que lui a rendus la Révolution. Les gouvernements ne se servent jamais des sociétés secrètes, ce sont les sociétés secrètes qui se servent d'eux.

Mais pendant que les pétroleurs et les échappés du bain parcouraient les rues de Rome en hurlant des cris de mort, une scène d'un tout autre genre se passait au Vatican. Une masse de peuple, le vrai peuple de Rome, dévoué à l'Auguste Pie IX, venait lui exprimer ses condoléances. Le Saint Pontife fut touché de ces nouvelles marques d'amour, et eut des paroles gracieuses pour chacun des visiteurs.

En Allemagne, le fait le plus important c'est le conciliabule de Vienne tenu par les catholiques-libéraux, Dollinger à leur tête. On se rappelle que Dollinger et ses amis ont éfrontément refusé de reconnaître au dernier concile la qualité d'œcuménique, qu'ils n'ont pas voulu accepter le dogme de l'infaillibilité pontificale, qu'enfin, poussés par l'orgueil ils se sont insurgés contre l'autorité du Saint-Siège et ont risqué de faire partager leurs idées subversives à tous les catholiques de l'Allemagne.

Dernièrement ces apostats déguisés se sont réunis à Vienne pour discuter le programme qui devra leur servir de base pour l'avenir. Ce n'est plus simplement l'infaillibilité du Pontife de Rome que l'on attaque aujourd'hui. C'était dans le principe le seul motif qu'ils donnaient à leur opposition. Maintenant ce n'est plus cela, ils osent pousser plus loin leur révolte; leur hypocrisie les a si bien servis qu'ils trouvent que c'est le temps de lever le masque. Catholiques, entendez bien et voyez ce que peut produire le libéralisme en religion. Dollinger et Consorts demandent entre autres choses que le célibat ecclésiastique soit aboli; que la messe soit célébrée en langue vulgaire, comme si le latin était trop noble pour leur intelligence souillée; que la confession auriculaire soit abolie; que le culte des images cessent absolument et que le culte des reliques soit interdit par l'Etat. Voilà un programme qui ressemble passablement à celui de Luther, et nous ne concevons pas comment des hommes ayant de tels principes aient l'audace de se donner le titre de catholiques. Ah! si ces hommes s'étaient tenus fermement attachés au trône de Pierre, ils ne seraient pas tombés dans ce bourbier.

Les réformateurs nouveaux désirent également la réunion de toutes les églises schismatiques et protestantes à la religion catholique, apostolique et romaine, comme si l'erreur pouvait s'allier à la vérité. Notre Sainte Religion est la seule vraie, toutes les autres ne sont que mensonges, et il ne peut y avoir d'alliance possible entre elles. Nous aussi, catholiques, nous désirons la réunion de tous les cultes, mais non pas à la manière des Dollinger. Que les protestants et les schismatiques reviennent au bercail dont ils sont éloignés depuis si longtemps; qu'ils reconnaissent la souveraineté du Pontife Romain; qu'ils acceptent tous les dogmes de notre Sainte Religion; qu'ils brûlent ce qu'ils ont adoré, et qu'ils adorent ce qu'ils ont brûlé: et à ces conditions l'alliance est possible. Ce n'est pas la religion catholique qui doit aller à eux, mais eux qui doivent revenir à elle. Appuyée sur son roc inébranlable, l'Eglise reste immuable, et attend patientement

ment que ses enfants égarés lui tendent la main ; elle peut même les aider à sortir de l'ornière où ils sont enfoncés, mais elle ne peut pas transiger avec l'erreur, ni mettre de côté un seul de ses dogmes pour faciliter cette alliance.

Il est vrai que cette espèce de réunion ne ferait pas l'affaire de Dollinger et de tous les renégats qui lui ressemblent, parce que ce sont des hypocrites qui veulent surprendre les consciences catholiques par des sophismes.

La France vient de ratifier définitivement son traité avec l'Allemagne, et la ratification a été envoyée à Berlin. Pauvre France, elle n'est pas encore délivrée de ses oppresseurs ; mais elle reste courageuse. Elle cherche à améliorer son sort, autant que le lui permettent les loups dévorants qui se repaissent de sa chair et de son sang.

Aux termes de ce traité, la Prusse s'est encore fait la part large et conserve les avantages que lui a donnés la victoire. Six des départements occupés par les soldats allemands seront évacués le 26 décembre prochain. Cependant l'Allemagne n'abandonne pas tous ses droits sur ces départements, elle les délivre de la présence exécrée de ses soldats sanguinaires, mais elle ne les rend pas complètement au gouvernement français. Jusqu'à parfait paiement de l'indemnité consentie par la France, ce territoire sera considéré comme terrain neutre et les troupes françaises ne pourront l'occuper. Bien plus, si la France ne peut satisfaire à ses engagements, les soldats de Guillaume pourront y rentrer. On voit que la Prusse sait prendre ses précautions et qu'elle n'abandonne pas facilement sa proie. Mais à chaque chose son temps, après la victoire vient la défaite ; que la Prusse craigne le réveil de la France de St. Louis!

Nous devons mentionner aussi l'inauguration du tunnel qui doit livrer un passage facile aux voies ferrées à travers les Alpes. Ce tunnel, œuvre gigantesque, qui ne pouvait être accomplie qu'avec les forces immenses dont dispose la science humaine, est enfin libre, l'Italie et la France se donnent aujourd'hui la main ; les Alpes n'existent plus ou plutôt l'obstacle qu'elles opposaient à la circulation est vaincu.

A cette inauguration, on a fêté le triomphe de l'intelligence humaine, et comme de raison, il fallait mettre de côté toute intervention de la divinité. Dieu n'est plus rien dans le monde d'une certaine science. Science impie s'il en fut jamais et qui fait de l'homme, si petit, si vil, un être que l'on voudrait assimiler à Dieu. Dans cette fête, on a adressé à l'homme des louanges qui ne devaient s'adresser qu'à la divinité. Seul, un des assistants, un ministre français, laissant parler sa conscience, s'est cru obligé de rendre à Dieu ce qui lui appartient et rétablir les choses dans leur ordre naturel.

Dans son discours, il disait : " D'où vient ce miracle auquel nous assistons ? Miracle qu'on peut appeler le triomphe du génie de l'homme sur la nature, ou, pour être plus juste envers Dieu lui-même, la loyale intelligence et la fidèle application des forces qu'il a livrées à notre vocation ? C'est en haut qu'il faut chercher d'abord la source de cette grande inspiration. Car c'est de là que viennent l'instinct qui devine, la pensée qui conçoit, la science qui éclaire, la volonté qui exécute."

L'homme qui a osé se servir de ces expressions en face de l'Europe impie est Victor Lefranc ; mais il n'a été imité par aucun des assistants, lui-même n'a pas osé aller plus loin et s'est rejeté sur l'énumération des qualités mensongères de l'infâme Cavour.

En face de la science impie qui veut aujourd'hui gouverner le monde, se dresse un fait bien propre à faire tressaillir

de joie les cœurs catholiques. C'était le 24 juillet dernier, on faisait la translation des restes mortels des Pères Olivaint, Ducoupray, Caubert, Clerc et de Bengy, martyrs de l'infâme Commune de Paris. Ces saints martyrs après avoir travaillé, pendant leur vie, à la sanctification de leurs semblables, ont reçu de Dieu, après leur mort, le pouvoir de soulager les maux de ceux qui les invoquent avec foi. Dans cette translation, plusieurs miracles se sont opérés, entre autres la guérison d'une jeune fille atteinte d'un mal incurable au genou compliqué d'une péritonite. Samedi le 22 juillet, le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Mais, le lundi, on porte la jeune personne près du cercueil, car elle était incapable de faire un mouvement. O miracle ! aussitôt qu'elle a touché la bière, ses jambes s'allongent, elle se met debout et voilà qu'elle marche à la suite du cercueil jusqu'à l'église. Là, elle prie, remercie Dieu et les saints martyrs et quand tout fut fini, elle s'en retourne chancelante à pied, parfaitement guérie.

On cite encore d'autres faveurs providentielles dues à l'intercession des Pères Ducoupray et Clerc. Le temps des miracles n'est donc pas encore passé et Dieu sait, quand il le veut, confondre les impies. Quant à nous, catholiques, sachons reconnaître la main qui frappe ou récompense suivant le besoin, et distinguons bien nos amis et nos ennemis.

L'Angleterre est en fermentation. Les sociétés secrètes, l'Internationale surtout, y fomentent partout des troubles, organisent des grèves, et créent un malaise indescriptible dans le moule manufacturier. L'Irlande s'agite et inquiète beaucoup les autorités. Il n'est peut-être pas loin le temps où l'Angleterre doit recevoir la punition de toutes ses trahisons. Elle a donné asile à toutes les idées subversives, et à tous les fomentateurs de désordres, elle sera punie de ses fautes comme elle le mérite.

Maintenant que les cendres de Chicago sont assez refroidies, le jour se fait sur les pertes subies par cette malheureuse ville. On sait d'une manière précise que 1,600,000 minots de grain ont été consumés. 10,000 maisons ont été la proie des flammes, sur ce nombre 2,000 maisons de commerce et 8,000 habitations particulières. Les pertes totales sont évaluées à \$200,000,000 dont \$100,000,000 d'immeubles et \$100,000,000 de marchandises. Une grande partie de ces pertes étaient couvertes par les assurances, mais heureusement un certain nombre de ces dernières ont été complètement ruinées par l'incendie et ne pourront faire face à leurs obligations. Aux dernières nouvelles près de deux cents cadavres avaient été retirés des décombres.

La charité publique vient généreusement en aide aux habitants de la ville infortunée. Des souscripteurs s'organisent dans toutes les villes des Etats-Unis, du Canada et de quelques pays de l'Europe.

Le 5 octobre les feniens, au nombre de quarante environ, ont tenté l'envahissement de Manitoba. Conduits par le fameux général *Fiche-ton-camp* dit O Neil et un certain O'Donoghue déjà connu par le piètre rôle qu'il a joué dans les affaires de la Rivière-Rouge, ils s'avançaient fierement vers le territoire canadien rêvant plus au butin qu'aux lauriers. Malheureusement ils avaient compté sans les bayonnettes américaines. Le Capitaine Wheaton, averti à temps, arriva bientôt pour châtier les maraudeurs. A la vue des uniformes américains ce fut un sauve-qui-peut général. O Neil, trop pressé de déguerpir, oublie son épée, enfourche son coursier et prend la clef des champs. O'Donoghue oublie également sa carabine et culbute au de ses soldats qui s'étaient déjà emparés de sa monture. Tous jouèrent des jambes, mais il paraît qu'ils ne sont pas meilleurs à la course qu'à la

guerre, car en ce moment nos deux célèbres individus sont en méditation au Fort Pembina sous bonne garde.

Nos Seigneurs les Evêques de Montréal, d'Ottawa, des Trois-Rivières, de St. Boniface, de St. Hyacinthe et de Rimouki, ainsi que Monseigneur Desautels et les Révérends Messieurs O. Caron V. G., Pepin, J. U. Leclerc, Rheault et Larochelle sont en ce moment à Québec.

Leurs Grandeurs se sont réunies pour la première fois le 17 octobre courant. Les conférences sont privées et rien n'a encore transpiré dans le public.

La *Gazette Officielle* de la Province de Québec contient une proclamation par laquelle notre législature est convoquée pour le 7 novembre prochain. Le cabinet a dû se réunir le 23 courant à Québec et il siègera jusqu'à l'ouverture de la Session.

CORRESPONDANCE

L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE

Monsieur le Rédacteur.

J'ai reçu avec plaisir la *Gazette des Campagnes* dont j'attendais la réapparition depuis longtemps. J'espère qu'elle a repris assez de force pour la rendre une vigoureuse sentinelle des intérêts du cultivateur. J'espère aussi que l'appui promis par les nombreux amis de l'agriculture ne lui fera pas défaut.

L'appel que vous faites aux cultivateurs, d'une collaboration des expériences faites sur leurs fermes, pourrait être d'une grande utilité à la classe agricole; c'est ce qui fait le succès des journaux d'agriculture aux États Unis. Non seulement ceux-ci obtiennent par ce moyen un grand nombre d'abonnés, mais encore ils servent à exciter parmi les cultivateurs une émulation considérable. Un journal agricole du pays en a si bien compris l'importance, qu'il a placé en tête de sa feuille: *Cultivateurs, correspondez avec nous!*

Pour celui qui lit les journaux, il est facile de s'apercevoir quelle direction étonnante prend l'industrie vers le progrès: tout est mis en œuvre pour arriver à un résultat florissant. N'y aurait-il que le cultivateur qui demeurerait indifférent pour son art.

Ce changement vers le progrès industriel et agricole dans notre province de Québec est aujourd'hui très-marqué, quoique l'on paraisse marcher avec plus de lenteur vers le progrès agricole. Cette lenteur n'est peut-être pas un mal, pourvu que l'on arrive sûrement au but. Faisons cependant en sorte que cet élan ne se ralentisse pas. Que chaque cultivateur mette ses expériences à contribution; qu'il les fasse connaître au public agricole, au moyen des journaux qui sont exclusivement à sa disposition, et tous nous en profiterons.

Les expositions provinciales produisent, à n'en pas douter, des effets immenses. L'agriculteur semble lui-même étonné d'y voir autant de belles choses. Les instruments agricoles, surtout, attirent son attention. Il en comprend toute l'efficacité, aussitôt que l'exposant lui en démontre les avantages. Quelquefois des discussions s'engagent entre l'exposant et le cultivateur sur le mérite de tel ou tel instrument. Le second commence à critiquer, mais les explications de l'exposant l'amènent à mieux juger l'objet, et souvent le cultivateur achète un instrument qui lui permettra de faire sur sa ferme une grande économie de temps. Pour celui qui reste quelque temps sur les lieux de l'exposition, des faits semblables se présentent souvent à ses yeux

Maintenant, M. le Rédacteur, si les expositions apprennent quelque chose aux cultivateurs, que ne lui apprendront pas les journaux agricoles qui sont une exposition de faits propres à le renseigner dans les phases de leurs exploitations rurales, surtout quand un plus grand nombre de cultivateurs peuvent en profiter. Il faut donc encourager la publication de journaux qui sont aux cultivateurs une exposition permanente d'expériences agricoles propres à les instruire sur leur art, et qu'ils peuvent consulter au besoin, tous les jours s'il le faut.

Ceci peut paraître aux yeux de vos lecteurs, une réclamation que je fais en faveur de votre journal; admettant le fait, personne ne peut nier l'efficacité des journaux agricoles dans notre pays. Par cela même, je me crois obligé de faire tout en mon pouvoir pour augmenter le nombre de vos abonnés dans notre paroisse. Tous ceux qui ont à cœur de voir prospérer l'agriculture devraient agir ainsi. En ce faisant, nous pourrions compter pour un, dans le progrès matériel qui s'opère dans le pays.

Tout le monde est d'accord sur la nécessité pressante d'instruire la population des campagnes. Un grand nombre d'hommes instruits se sont mis à l'œuvre, et, il n'y a pas encore longtemps un médecin de Québec, distingué par sa haute science, a eu la bonne idée d'offrir à la jeunesse de nos campagnes, un petit ouvrage propre à les initier à la connaissance de leur art, intitulé: *Petit manuel d'agriculture, par Hubert LaRue, M. D.* Le Gouvernement de Québec a lui-même pris franchement la chose à cœur; mais forcément il y mettra beaucoup de temps, si personne ne fait rien, ou à peu près, pour seconder ses efforts, et par là atteindre le but tant désiré et proclamé par tous, le salut de tous.

On peut, M. le Rédacteur, employer plusieurs moyens pour aider à l'instruction raide de la génération actuelle des cultivateurs. L'un des principaux est assurément l'action de nos sociétés d'agriculture. Ces sociétés ont fait jusqu'ici ce qu'il était possible de faire; leur devoir maintenant est de se mettre à la hauteur du progrès agricole. La société d'agriculture de Chambly veut en donner la première exemple. "Elle regrette infiniment que les efforts du Gouvernement Provincial pour l'instruction de la jeunesse agricole ne soient pas mieux reconnus;" elle veut tenter un nouvel effort pour que nos écoles d'agriculture soient fréquentées par un plus grand nombre d'élèves, pour cela elle a

Résolu: "Qu'un avis public soit donné aux frais de la Société, à la porte des églises de chaque paroisse du comté, rappelant aux cultivateurs le nombre de bourses à la disposition de chaque école, engageant ceux qui sont qualifiés à en profiter et que chaque directeur voie dans sa localité s'il ne pourrait pas trouver quelqu'un de qualifié qui pourrait être envoyé avec profit à ces institutions dont les résultats seraient si avantageux à la classe agricole, sans être onéreuses à ceux qui retireraient les bienfaits d'une instruction aussi nécessaire."

Nous devons féliciter cette société de l'heureux mouvement qu'elle veut donner pour promouvoir l'enseignement agricole. Cet exemple mérite d'être secondé par les sociétés qui ont à cœur d'accomplir la mission qui leur a été confiée.

Là, cependant, ne doivent pas se borner nos efforts pour arriver au but désiré. J'ai dit plus haut, que les expositions agricoles apprennent quelque chose aux cultivateurs; mais les sommes considérables données en primes ne leur ont jamais rien appris, et généralement c'est en cela, à quelque exception près, que passent toutes les ressources des sociétés d'agriculture.

Jusqu'ici on a récompensé le mérite agricole: cela ne suf-

fit pas ; il faut instruire ; il faut montrer de suite, il en est temps, à la génération présente des travailleurs des champs, que l'agriculture, le premier, le plus moral de tous les états, n'est pas seulement un métier de manœuvre, mais une vaste science où l'intelligence peut déployer toutes ses munificences. Les sociétés d'agriculture peuvent instruire en employant une partie de l'argent dont elles disposent en acquisitions de livres agricoles ou d'abonnements aux journaux agricoles qui se publient dans notre province, en autant qu'on en fasse la distribution dans les familles des cultivateurs d'une manière avantageuse.

Quoiqu'on dise de l'apathie de la plupart de nos cultivateurs en ce qui concerne l'enseignement agricole, il ne faut pas croire que généralement les cultivateurs n'aiment pas à lire ou à entendre lire. Plusieurs de vos lecteurs, sans doute, ont été témoins de l'immense succès obtenu par un agent qui parcourait nos campagnes dans le but d'obtenir des souscriptions à un journal. Cet agent s'est parfaitement acquitté de sa tâche, car outre sa grande activité, il savait convaincre, il avait la parole en bouche, disait-on de tous côtés. Il a réussi au-delà de ses espérances. Dans des paroisses où vous n'auriez peut-être pas pu obtenir deux abonnés à un journal agricole, il en obtenait de quarante à soixante à son journal.

Il n'y a pas de doute, M. le rédacteur, pour les cultivateurs, la lecture de ce qui concerne leur état, leur répugne en quelque sorte. Il faudrait, autant que possible, leur mettre entre les mains des livres ou des journaux agricoles qui puissent le plus souvent les intéresser. Autant que possible les livres ne devraient pas leur être adressés au hasard. Aux cultivateurs dont les terres retiennent l'eau en excès, le livre traitant de l'assainissement ; à celui qui se livre principalement à l'élevage du bétail et à son amélioration, un traité sur cette matière. Les sociétés d'agriculture pourraient, il me semble, faire distribuer gratuitement dans toutes nos écoles des campagnes le petit manuel d'agriculture de M. le Dr. LaRue.

Enfin, M. le Rédacteur, non-seulement chaque société d'agriculture devrait être abonnée aux différents journaux agricoles qui se publient dans la province, et les tenir à la disposition de leurs membres, mais de plus des abonnements devraient être donnés à tous ceux qui se font inscrire comme membres de leur société ; tout le monde y gagnerait, y compris la presse agricole qui mérite tant d'être encouragée.

UN AMI.

St. Jean Port-Joli, 23 oct. 1871.

Le trèfle et le mil

Nous lisons dans le *Practical Farmer* :

« Il est probable que le mélange de trèfle et de mil, le seul semé dans nos localités, est une opération qui devrait être honorée plus en l'évitant qu'en l'observant. Le foin de mil par lui-même est reconnu comme bon seulement pour les chevaux. Les propriétaires de vaches laitières nous apprennent que leurs vaches se sont fatiguées du foin composé exclusivement de mil et ont tari presque complètement. On dit communément à propos de mauvaise nourriture, qu'elle n'est pas même bonne pour un cheval ; mais le mil ne semble bon pour rien autre chose, à moins que ce ne soit pour un éléphant. Comme l'analyse chimique nous dit qu'il est très-nourrissant comparé aux autres herbes, nous devons peut-être adopter la théorie comme excellente. Mais les faits ne s'accordent pas ici tout-à-fait avec la théorie.

Le foin de trèfle, quand il a été coupé en temps convenable, bien fané et rentré en bon état, est regardé par plusieurs cultivateurs comme plus nourrissant et plus agréable au goût que

tout autre. Le malheur, c'est que dans le mélange de mil et de trèfle les plantes ne croissent ni mûrissent ensemble. Le fauchage du trèfle dans son meilleur état, avant ou pendant la floraison doit être retardé, parce que ce serait trop tôt pour le mil ; et quand celui-ci est prêt, il est trop tard pour le trèfle, lequel ayant en grande partie passé le temps de la floraison devient dur, fibreux et peu savoureux. La conséquence c'est que la masse ne foin mise en grange n'est ni nourrissante, ni de première qualité. Ce foin est consommé sans doute, mais la question est de savoir si le bétail en extrait la somme convenable de principes nutritifs. D'après la grande différence dans la rapidité de la croissance, et l'époque de la maturation, il semble qu'il y a à peine deux espèces d'herbes plus mal choisies, que le mil et le trèfle pour être semées ensemble.

Quelles sont donc les herbes qui peuvent être substituées au mil dans notre méthode ordinaire de semis après le blé ? C'est une question à discuter et à expérimenter, et les expérimentateurs feraient bien d'y apporter toute leur attention.

D'après ce que nous avons pu voir et lire, il paraît que l'ivraie vivace ou ray-grass anglais, et l'ivraie d'Italie, peuvent être l'une et l'autre préférées au mil pour faire des mélanges avec le trèfle. Elles commencent à pousser de bonne heure au printemps, reprennent facilement après le fauchage, et continuent à végéter tard à l'automne, constituant un gazon permanent de première classe.

Ces herbes sont très-recommandées comme fourrage vert et les bestiaux en sont très avides, qu'elles soient à l'état vert ou à l'état sec. On dit aussi qu'elles résistent très-bien à la sécheresse.

Il n'y a aucun doute que l'ivraie vivace et le trèfle ne fassent un foin beaucoup plus profitable que le trèfle et le mil. Nous savons que ce dernier ne pousse que très-peu après le fauchage, et sous ce rapport il est encore inférieur à l'ivraie, laquelle repousse immédiatement et vigoureusement.

Il existe, dans cette localité, contre le Dactyle peletonné (Orchard-grass), un préjugé que l'on doit attribuer surtout à sa croissance en touffes et à la grossièreté de ses feuilles et de ses cotons. On peut obvier à ces inconvénients par des semis épais : pas moins de deux minots à l'acre. Il mûrit vite et pour cette raison ferait un excellent mélange avec le trèfle. Nous connaissons certains propriétaires de vaches à lait qui l'estiment beaucoup comme foin et comme herbe de pâturage. Une croissance rapide après un fauchage souvent répété, c'est la spécialité du dactyle peletonné. Mais, nous ne croyons pas qu'il convienne aux terres peu profondes ou épuisées par une mauvaise culture.

Les feuilles des arbres

Le mélange des pailles hachées avec les feuilles de divers arbres, condriers, peupliers, et ormes fournit, depuis la fin de l'automne jusqu'en hiver, une nourriture très-recherchée des moutons et des vaches. Les émondés des haies, des arbres de basse et moyenne tige, dont les pousses sont en grande partie à l'état herbacé, sont également d'une grande ressource pour l'alimentation du bétail en hiver.—Louis HERVE.

Épierrement

L'enlèvement des pierres nuisibles, voilà en quoi consiste l'épierrement. Il s'ensuit que l'on ne retire de la couche arable que ce qui peut réellement faire obstacle à la culture qui lui est propre et qu'on épierre plus complètement les jardins que les champs.

Il faut même aller plus loin dans ce fait et dire avec nos devanciers que la présence des pierres, dans les terres labourables, a son utilité lorsqu'elles ne dépassent ni une certaine proportion ni un certain volume. On leur attribue alors des avantages qu'on a fort appréciés autrefois, mais qui se trouvent plus ou moins atténués aujourd'hui partout où l'agriculture progresse.

Les pierres qui n'ont pas au delà de trois lignes, dit-on, retiennent l'humidité dans le sol et augmentent sa chaleur. Ceci

est de science vulgaire. Personne n'ignore, en effet, que, sous chaque pierre d'un champ aride et sec, on trouve de l'humidité résultant de l'eau qui s'élève du sein de la terre, et que la présence même de la pierre a empêché de s'évaporer. D'autre part, les pierres absorbent une grande quantité de calorique qu'elles conservent longtemps et qu'elles communiquent au sol, par rayonnement, autour d'elles.

Ces deux faits disent assez que l'épierrement doit se tenir dans les limites que nous venons d'indiquer, et n'emporter que les pierres nuisibles à la culture; ils signifient surtout que l'épierrement complet, utile dans les terres fortes, grasses et mouillées, doit laisser une certaine proportion de pierres dans les terrains secs et légers. Cependant la chaleur qu'elles absorbent serait bonne aux premières, mais cette part d'avantage ne compenserait pas, il s'en faut, la part d'inconvénient qui résulterait d'une augmentation d'humidité; et les terrains secs et légers pour lesquels la conservation de l'humidité est un bienfait n'ont pas besoin en général de l'excoédant de calorique que la présence des pierres leur apporte.

Cela fait que la grande culture, qui se perfectionne, cherche dans un autre ordre de pratiques et de circonstances favorables le moyen de conserver aux terres sèches l'humidité qui leur est nécessaire sans les échauffer outre mesure, et, aux terres mouillées, celui de leur enlever l'eau qui est en excès, en leur apportant du même coup une plus grande disposition à se laisser pénétrer par les bonnes influences de l'atmosphère. D'ailleurs les pierres usent vite les instruments et accroissent d'autant les frais de réparation des charrues, des herbes, etc.

On n'est jamais embarrassé de tirer parti des pierres qu'on enlève; l'entretien des routes, la construction et l'empierrement des chemins, l'établissement des fossés couverts, l'élevation des murs de clôture, sont autant de débouchés assurés.

Les terres convenablement épierrees sont surtout d'une culture plus facile et moins chère. Il arrive fréquemment, dit John Sinclair, qu'en travaillant des sols pierreux, il en coûte plus dans une saison pour réparer les charrues brisées, outre le tort que reçoivent les chevaux et les harnais, qu'il en aurait coûté pour remédier au mal. Cependant, il admettait aussi qu'en certaines circonstances l'existence des pierres roulantes, non fixées au sol, pouvait être plus avantageuse que nuisible, et il constatait ce fait, à sa connaissance, que des cultivateurs avaient dû rapporter sur des terres à céréales les mêmes pierres qu'ils avaient pris le soin d'en retirer. Nous le répétons, ceci n'est pas d'une agriculture avancée. S'il est sage de n'épierrier que dans une juste mesure certains sols auxquels il est encore bon de conserver temporairement le bénéfice de la présence des pierres, l'amélioration de toutes les pratiques culturales conduit certainement, dans un temps donné, à l'épierrement général de la plus grande partie du sol arable.

ERG. GAYOT.

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre

Concluons de cette vérité que la valeur des fonds de terre dépend, non seulement de la fertilité du sol, mais surtout du nombre, de l'intelligence et de la moralité de ceux qui cultivent.

La terre la plus pauvre, finit par atteindre un prix élevé là où l'agriculture est en honneur. Au contraire, les plaines les plus fécondes se convertissent en déserts sans valeur tant vénales que locatives, à mesure que les habitants, détournés de leurs intérêts les plus sérieux, perdent l'esprit agricole et abandonnent le travail des champs.

La hausse ou la baisse générale des fonds de terre se trouve ainsi l'aiguille indicatrice la plus sûre du progrès réel ou de la décadence d'un pays.

Lorsque, par l'aide heureux d'un gouvernement sage et éclairé, il est dans le sentiment public que la hausse de la terre se prolongera comme indéfiniment, les possesseurs de champs se contentant d'un revenu net annuel de 3, 2, 1, 1/2 pour 100 du prix vénal de la terre. Ils considèrent, à juste titre, comme revenu capitalisé, l'augmentation de valeur de leur propriété.

Par suite de la décadence des mœurs agricoles, les fonds de terre auraient certainement diminué de valeur, si l'agriculture, dans cette même période, ne s'était montrée sensiblement plus intelligente que par le passé; si la mécanique agricole n'avait fait en particulier d'importants progrès; si les voies de communication ne s'étaient améliorées sur tous les points.

Ceux qui aiment leur patrie, doivent redoubler d'efforts pour la remettre, au point de vue agricole, dans une voie ascendante pour l'homme, ce premier moteur de toutes les forces dont l'agriculture dispose. Accroître la puissance de ce levier principal au lieu de le laisser s'amoiindrir; voilà, sans contredit, un des plus grands problèmes à résoudre, seul moyen d'augmenter notre richesse territoriale qui est le fondement de toutes les autres.

L. GOSSIN.

Véritable progrès

On lit dans le *Franco-Canadien* :

« La province de Québec paraît entrer dans une phase nouvelle d'activité et de vie. Le commerce et l'industrie, malgré toutes les entraves que leur oppose notre situation désavantageuse vis-à-vis de la métropole et des Etats-Unis, reprennent partout une nouvelle vigueur; la classe agricole se dégage petit à petit de ses embarras suscités par le luxe et l'usure; chacun paraît profiter de l'expérience du passé dans l'intérêt de l'avenir; les capitaux abondent; la production des denrées est abondante et la vente s'en fait avantageusement; la construction de chemins de fer nombreux et considérables offre des moyens de subsistance à de nombreux travailleurs; notre grand fleuve, devenu la route indispensable des produits de l'Ouest vers l'Océan, nous promet tous les bénéfices d'un trafic immense. »

C'est le devoir du Gouvernement local de faire connaître tous ces avantages aux Canadiens qui s'expatrient et de les mettre à leur portée. »

Petite chronique

Nous jouissons enfin d'une température des plus magnifiques. Le soleil nous inonde de ses rayons bienfaisants et semble vouloir nous faire oublier les tristes et sombres semaines que nous venons de passer. Aujourd'hui toute la nature est dans la gaieté et semble saluer avec amour le resplendissant astre du jour.

Le cultivateur profite de ce beau temps pour mettre à l'abri ses patates, et travaille avec une vigueur d'autant plus grande que son repos forcé a été plus long et que la saison est plus avancée. Il ne se re-t plus guère en ce moment que les racines à mettre en caves; mais ce sera l'affaire de quelques jours et tout sera sauvé.

Les pertes que le mauvais temps nous avait fait craindre sur les récoltes sont heureusement moins fortes que nous le pensions et en somme les rendements de toutes les plantes seront cette année de la moyenne. Toutes les céréales sont assez bonnes comme qualité et comme quantité. Les foins, favorisés par une excellente température ont donné abondamment, et le cultivateur trouve du profit à le vendre \$5 00 le cent c'est le prix courant dans nos localités pour la saison actuelle. A ce prix l'engraissement des bœufs sera avantageux et l'on devrait entreprendre cette spéculation lors même que le foin ne serait payé par les animaux qu'au prix courant. Car alors, on aurait pour profit net une masse énorme de bon fumier. Or, on sait que l'engrais est le nerf de toute bonne culture et que plus on pourra en produire plus la fertilité de la terre se soutiendra et plus les récoltes seront abondantes.

Les patates seules ont subi une diminution assez notable par la pourriture. Les pluies incessantes que nous avons eues une grande partie de l'automne paraissent en être la cause.

Le commerce du beurre est lourd dans nos parages. Les produits de qualité supérieure ne vont pas au-delà de 11d. la livre, et ceux de qualité moyenne varie de 9d. à 9 1/2d. la livre. Les demandes sont peu nombreuses.

La graine de lin est en baisse; après avoir été payée \$1.50

le minot, elle n'est aujourd'hui qu'à \$1.30 Les grains sans demandes. Les patates sont vendues 25 cts. le minot.

INDUSTRIE.—M Vail, de Dunham, manufacture chaque jour, à sa fromagerie, le lait de 250 vaches, ou 4000 lbs en fromage. Il en fabrique de 6 à 9 meules tous les jours, chacune pesant de 50 à 60 livres. Martin, du même lieu, fabrique en fromage environ 75,000 lbs. de lait par semaine. Ce lait provient de 600 vaches. Truax, de Farnham, en fabrique 42,000 lbs provenant de 350 vaches. Kennedy, du même lieu, dont la fromagerie ne lui a coûté que \$1,200, en fabrique vingt meules par semaine, chacune pesant environ 65 livres. Qu'on dise maintenant qu'il n'y a pas d'industrie dans notre Province, surtout dans les Cantons de l'Est.—*Pionnier de Sherbrooke.*

RECETTES

Moyen de faire de la chandelle

Dans les familles où l'on vise généralement à l'économie, on croit plus avantageux de faire la chandelle à la maison que de l'acheter chez le marchand. Dans la fabrication de la chandelle il serait bon de faire les mèches avec quelques brins de coton seulement, de les tremper dans de l'esprit de térébenthine, puis de les faire sécher au feu ou au soleil avant que de couler le suif dans les moules; la chandelle durerait plus longtemps et donnerait une meilleure lumière. Un peu de cire mêlé au suif empêcherait les chandelles de fondre aussi vite que s'il n'y avait que du suif.—*Canadian Illustrated News*

Moyen pour conserver les œufs

Grand nombre de recettes ont été publiées dans différents journaux, sur le moyen de conserver les œufs; mais je n'ai jamais vu enseigner celui que j'emploie, quoique très-simple. Il suffit de se procurer des œufs frais et de l'avoine très-réche. Je prends une boîte pouvant contenir vingt-quatre douzaines d'œufs à peu près. Je mets dans le fond de la boîte de l'avoine à un pouce d'épaisseur, puis je place mes œufs la pointe en bas de manière à ce qu'ils se touchent. Dès que ce premier rang est fini, je mets encore même épaisseur d'avoine et je place un autre rang d'œufs; ainsi de suite jusqu'à ce que la boîte soit entièrement remplie. J'ai employé ce moyen depuis à peu près vingt-cinq ans, et je ne sache pas que j'aie perdu un œuf sur cinquante conservés de cette manière.—*Une fermière.—Country Gentleman.*

Prix des Marchés.

	QUEB.	C.	MONTREAL	TROIS-RIV.
Bœuf, 1ère qualité, 100 lbs	8 00	à	9 00	7 00 à 9 00
Fleur extra supérieure	7 00		7 25	6 45 à 7 20
Fleur supérieure	6 50		6 65	6 17 à 6 60
Fleur de campagne, quintal	3 15		3 25	2 75 à 2 80
Mouton, par livre	0 08		0 10	0 09 à 0 08
Porc frais	0 08		0 09	0 09 à 0 11
Lard, par 100 livres	7 00		7 50	6 50 à 7 00
Beurre frais, par livre	0 18		0 20	0 20 à 0 30
Beurre salé	0 18		0 19	0 18 à 0 20
Œufs, par douzaine	0 18		0 22	0 20 à 0 15
Avoine, par minot	0 50		0 55	0 30 à 0 50
Orge	0 00		0 00	0 54 à 0 70
Pois	1 00		1 25	0 90 à 1 00
Pommes, par couple	0 70		0 80	0 50 à 0 60
Dindes	2 00		3 00	2 00 à 2 00
Oies	1 25		1 50	1 00 à 0 00
Sucre d'érable, par livre	0 08		0 09	0 09 à 0 07
Patates, par minot	0 25		0 30	0 25 à 0 40
Onions, par quart	3 75		4 00	2 50 à 3 00
Pommes, par quart	3 00		4 00	3 00 à 0 00
Bois franc, érable, 2 1/2 pieds	4 00		4 40	0 00 à 3 25
Epinette rouge	3 00		3 50	0 00 à 2 50
Bois mêlé	2 50		3 00	0 00 à 2 00
Paille par 100 bottes	4 00		5 00	7 00 à 3 00
Foin	9 50		10 00	12 00 à 14 80

LIBRAIRIE

L. Soussign* prend la liberté d'informer les Messieurs du Clergé dont il sollicite une part du patronage, qu'il vient d'agrandir considérablement son magasin, et en conséquence a beaucoup augmenté son assortiment tel que Livres de prières, Missels, Breviaires, Livres de piété de toutes sortes.

Aussi Cierges de pure cire fabriqués chez les Révérendes Sœurs de la Charité, pesant le poids (16 oz à la livre) pour 9s. 9d. ceux de cire mélangée, tels qu'ils se vendent généralement, 3s 3d. la livre aussi pesés (16 oz. à la livre.)

Vin de messe analysé dit de Coli Inghon infiniment supérieur au vin colli Woodhouse, vin de messe analysé dit de Barsac, venant d'Espagne, importé par lui-même. Aussi Registre suivant la loi depuis les plus petits jusqu'aux plus grands qu'il vendra à très bas prix.

Il est prêt à se charger de toutes commandes que l'on voudra bien lui confier pour importations de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie ou d'Amérique à une simple commission de 5 p. 100 Une visite est respectueusement sollicitée.

Messieurs les marchands de la campagne sont invités à venir visiter son établissement avant d'acheter ailleurs, afin de s'assurer par eux-mêmes de la grande réduction des prix qu'il vient de faire, principalement sur les livres de prières et classiques, ainsi que sur une grande quantité d'articles de fantaisie, consistant en Joints d'or, bagues d'or pour dames et messieurs, Epingettes et Boucles d'oreilles en or, et une foule d'autres objets de fantaisie et de goût des plus variés, etc., etc., qu'il vient de recevoir d'une maison manufacturière de France et qu'il vendra à des prix qui défieront toute concurrence.

—AUSSI—

Un assortiment complet des meilleurs Vins de différentes marques, Eau-de-Vie de Cognac dit Brandy, Eau-de-Vin de Genevrière dit Gin, en fût ou en bouteilles.

Toute commande reçue sera punctuellement exécutée à la ville ou à la campagne.

J. A. LANGLAIS,
Libraire,
No. 61, rue St. Joseph, St. Roch, Québec,
Vis-à-Vis l'Église.

Québec 23 Octobre 1871

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Tr de l'est-est		Yvon de l'est
	Male	Male	
Pointe-Levi	1 00	4 00	2 30
Hudson	2 00	3 50	3 30
Chandler	3 00	3 25	3 55
St. Jean Chrystophe	4 00	3 20	4 00
St. Henri	5 00	3 05	4 15
St. Charles	6 00	2 40	4 30
St. Albert	7 00	2 17	4 45
St. Valer	8 00	1 50	4 55
St. Pierre	9 00	1 20	5 05
St. Thomas	10 00	1 00	5 15
Cap St. Jacques	11 00	1 00	5 25
St. Pierre	12 00	1 00	5 35
St. Jean	13 00	1 00	5 45
St. Louis	14 00	1 00	5 55
St. Roch	15 00	1 00	6 05
St. Anne	16 00	1 00	6 15
River-Du-Quebec	17 00	1 00	6 25
St. Denis	18 00	1 00	6 35
St. Paschal	19 00	1 00	6 45
St. Alphonse	20 00	1 00	6 55
St. Alexandre	21 00	1 00	7 05
St. Pierre	22 00	1 00	7 15
St. Jean	23 00	1 00	7 25
St. Louis	24 00	1 00	7 35
St. Roch	25 00	1 00	7 45
St. Anne	26 00	1 00	7 55
River-Du-Quebec	27 00	1 00	8 05
St. Denis	28 00	1 00	8 15
St. Paschal	29 00	1 00	8 25
St. Alphonse	30 00	1 00	8 35
St. Alexandre	31 00	1 00	8 45
St. Pierre	32 00	1 00	8 55
St. Jean	33 00	1 00	9 05
St. Louis	34 00	1 00	9 15
St. Roch	35 00	1 00	9 25
St. Anne	36 00	1 00	9 35
River-Du-Quebec	37 00	1 00	9 45
St. Denis	38 00	1 00	9 55
St. Paschal	39 00	1 00	10 05
St. Alphonse	40 00	1 00	10 15
St. Alexandre	41 00	1 00	10 25
St. Pierre	42 00	1 00	10 35
St. Jean	43 00	1 00	10 45
St. Louis	44 00	1 00	10 55
St. Roch	45 00	1 00	11 05
St. Anne	46 00	1 00	11 15
River-Du-Quebec	47 00	1 00	11 25
St. Denis	48 00	1 00	11 35
St. Paschal	49 00	1 00	11 45
St. Alphonse	50 00	1 00	11 55
St. Alexandre	51 00	1 00	12 05
St. Pierre	52 00	1 00	12 15
St. Jean	53 00	1 00	12 25
St. Louis	54 00	1 00	12 35
St. Roch	55 00	1 00	12 45
St. Anne	56 00	1 00	12 55
River-Du-Quebec	57 00	1 00	13 05
St. Denis	58 00	1 00	13 15
St. Paschal	59 00	1 00	13 25
St. Alphonse	60 00	1 00	13 35
St. Alexandre	61 00	1 00	13 45
St. Pierre	62 00	1 00	13 55
St. Jean	63 00	1 00	14 05
St. Louis	64 00	1 00	14 15
St. Roch	65 00	1 00	14 25
St. Anne	66 00	1 00	14 35
River-Du-Quebec	67 00	1 00	14 45
St. Denis	68 00	1 00	14 55
St. Paschal	69 00	1 00	15 05
St. Alphonse	70 00	1 00	15 15
St. Alexandre	71 00	1 00	15 25
St. Pierre	72 00	1 00	15 35
St. Jean	73 00	1 00	15 45
St. Louis	74 00	1 00	15 55
St. Roch	75 00	1 00	16 05
St. Anne	76 00	1 00	16 15
River-Du-Quebec	77 00	1 00	16 25
St. Denis	78 00	1 00	16 35
St. Paschal	79 00	1 00	16 45
St. Alphonse	80 00	1 00	16 55
St. Alexandre	81 00	1 00	17 05
St. Pierre	82 00	1 00	17 15
St. Jean	83 00	1 00	17 25
St. Louis	84 00	1 00	17 35
St. Roch	85 00	1 00	17 45
St. Anne	86 00	1 00	17 55
River-Du-Quebec	87 00	1 00	18 05
St. Denis	88 00	1 00	18 15
St. Paschal	89 00	1 00	18 25
St. Alphonse	90 00	1 00	18 35
St. Alexandre	91 00	1 00	18 45
St. Pierre	92 00	1 00	18 55
St. Jean	93 00	1 00	19 05
St. Louis	94 00	1 00	19 15
St. Roch	95 00	1 00	19 25
St. Anne	96 00	1 00	19 35
River-Du-Quebec	97 00	1 00	19 45
St. Denis	98 00	1 00	19 55
St. Paschal	99 00	1 00	20 05
St. Alphonse	100 00	1 00	20 15

APPRENTIS DEMANDÉS

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme apprentis typographes en s'adressant au Soussigné Editeur Propriétaire de la Gazette des Campagnes, Ste. Anne de la Pocatière.—**FIRMIN H. PROULX.**